La Geste du Marquis de Morteterre

La Jeunesse d'un bretteur

Rémy Gratier de Saint Louis

EDILIVRE

EXTRAIT

EXTRAIT

Sommaire

I – Noris 9
II – L'exil 43
III – L'île de la Religion 81
IV – La Saint-Antoine 103
V – Le traître 127
VI – Le Secret Von Krüger 143
VII – Au service de la Croix 169
VIII – Le sang sur la mer 189
IX – Le sable de Matifou 227
X – Iñigo l'aragonais 251
XI – Les Terrasses d'Alger 281
XII – La révolte des rais 311
XIII – Les prisons de l'infâme 337
XIV – La cité de toile 365
XV – La Noble Dame 391
XVI – Cœur Noir 409
XVII – À l'ombre du volcan 433
Epilogue 451

EXTRAIT

Remerciements

À mes amis de toujours qui m'ont encouragé et corrigé
À mon épouse pour les mêmes raisons ... et plus encore

EXTRAIT

En quelques mots…

En ce milieu du XVII^{ème} siècle, alors que le jeune Roi Louis XIV n'est encore qu'au commencement de son règne, Noris, un gentilhomme de dix-neuf est l'héritier d'une des plus anciennes et des plus troublante familles du Gévaudan. Archétype du jeune seigneur féodal féroce et implacable, il devient très rapidement un bretteur aussi cynique qu'impitoyable, comme l'avait été avant lui, son père le belliqueux Enguerrand, Marquis de Morteterre.

La redoutable efficacité rapière en main du jeune gentilhomme creusant un sillon sanglant au sein d'une aristocratie bien trop friande de duels, les trop nombreux décès de fils de prestigieuses familles attirent sur le bouillant jeune homme la colère de la justice royale, le contraignant à quitter précipitamment le royaume. Son exil va le mener sur l'île des chevaliers de Malte, auprès desquels il va vivre de multiples aventures dans leur combat contre les redoutables corsaires barbaresques qui infestent la Méditerranée…

EXTRAIT

EXTRAIT

EXTRAIT

I

Noris

Formant un lugubre parterre translucide, de persistantes volutes de brume effilochées serpentaient paresseusement aux pieds des troncs centenaires, dont l'écorce luisait d'humidité sous les pâles rayons du soleil matinal. D'entêtantes senteurs boisées emplissaient l'air doux de ce matin printanier, effluves d'humus et d'une végétation trempée de rosée.

Les féroces froissements métalliques de fers qui s'entrechoquent, déchiraient désagréablement la quiétude ambiante des lieux. Un homme, le vicomte Alexandre de Blazy que l'embonpoint faisait souffler comme un bœuf sous le joug, transpirait abondamment dans l'effort. Insidieusement, une indicible panique s'emparait de lui à mesure qu'il prenait conscience de l'issue prochaine de cet affrontement. La perruque défaite, le visage rougi et ruisselant de sueur, incapable de garder son sang froid, il ferraillait maladroitement en ahanant des imprécations inaudibles. Son adversaire froid et impassible se jouait de lui comme un chat le faisait d'une souris. Etant plus jeune et en bien meilleure condition physique que lui, son rival bénéficiait d'un sérieux avantage. L'ample chemise de lin du jeune homme masquait un corps robuste et souple. Son visage bien fait, aux pommettes saillantes était encadré par une longue chevelure noire et éclairé par des yeux gris acier, dont l'intensité donnait à son regard une inquiétante sévérité.

Les jambes flageolantes le gros vicomte avait de plus en plus de mal à garder son équilibre. Butant par moment sur de sournoises

EXTRAIT

racines, il risquait à tout instant de choir lourdement sur le sol, ajoutant à coup sûr, le ridicule à une prestation martiale peu convaincante. Par trois fois, sans faire couler le sang, la pointe de l'épée de son adversaire avait griffé sa fine chemise en drap blanc de Leyde rehaussé de fines broderies de Flandre. Par trois fois, un mot singlant suivant de près le geste d'escrime, avait blessé l'âme plus que le corps ne le pût être par le fer.

L'assistance qui ne pouvait avoir de doute quant à l'issue de ce combat inégal, observait en silence les mouvements de lame désordonnés du gros vicomte, qui dans d'autres circonstances auraient pu prêter à rire.

Dans un accès de rage désespéré, le cœur battant à s'en faire exploser la poitrine, l'homme bafoué fit s'abattre une pluie de coups sur l'arme de son adversaire qui les déviait aussi facilement que s'ils avaient été portés par un enfant. Cette furie désordonnée s'acheva brusquement. Les yeux écarquillés par l'épouvante, le souffle coupé par la douleur, le vicomte de Blazy regardait la rapière de son adversaire s'enfoncer lentement dans sa poitrine, souillant instantanément d'une marque écarlate, sa chemise déjà trempée de sueur.

D'un geste vif, le vainqueur retira sa lame du corps agonisant, qui s'affala sur le tapis de feuilles humides et odorantes du sous-bois en poussant un faible râle.

Se détournant avec dédain du corps inerte de son adversaire que la vie quittait à mesure que son sang s'échappait de la profonde blessure, totalement impassible, le jeune bretteur tira un linge de sa manche et essuya méthodiquement le sang teintant sa lame de nuances écarlates.

Les sanglots de Madame de Blazy et de ses proches parentes couvraient les prières murmurées par le vieil abbé Bichon. Deux grosses bougies placées de part et d'autre du lit de chêne exhalaient une odeur âcre et entêtante. Le petit Henri du haut de ses huit ans se tenait debout aux pieds du corps allongé sur le drap souillé de sang. Ses deux petites mains aux phalanges blanchies par l'effort, enserraient un des montants torsadés soutenant le dais de velours du grand lit à baldaquin. Les mâchoires serrées, il fixait de ses yeux baignés de larmes la dépouille mortelle de son infortuné géniteur. Les

EXTRAIT

bottes maculées de boue du vieil intendant qui avait assisté son maître durant le duel, finissaient de souiller l'épais tapis de laine, que le sang du vicomte avait déjà constellé éclaboussures écarlates.

Plus de deux heures s'étaient écoulées depuis l'instant où le malheur s'était abattu sur la mesnie. C'était lui, Le vieux Jacques, l'intendant du château, qui avait précédé le cortège transportant la dépouille du maître. Il avait dû lutter avec la jeune veuve pour arriver à transporter le corps sans vie du vicomte dans sa chambre. Folle de chagrin la pauvre femme hurlait sa douleur en s'accrochant désespérément au corps ensanglanté de son mari, manquant à plusieurs reprises de choir avec lui durant l'ascension du grand escalier menant aux appartements privés. Depuis peu, épuisée, le visage enfoui dans les draps, sous les regards compatissant de ses proches, elle caressait tendrement la joue devenue livide de son défunt mari, le corps toujours secoué de sanglots spasmodiques.

Le chant printanier des oiseaux au dehors fut interrompu par une vieille domestique qui, essuyant ses larmes du revers de la main, ferma l'huis de la fenêtre restée ouverte. En ce jour funeste, les chants de joie des merles et pinsons alentours n'étaient pas de mise.

Le jeune Henri, les yeux rougis, toujours agrippé au montant de bois du lit parental, n'en n'avait pas encore conscience, mais le coup mortel reçu par son père, faisait de lui, le sixième vicomte de Blazy, charge colossale pour de si frêles épaules.

Les mains derrière le dos, Noris observait les battements d'ailes désespérés d'un petit papillon empêtré dans une toile d'araignée. Absorbé par les vains efforts du malheureux insecte, il écoutait d'une oreille distraite les éclats de colère de son père. Ce dernier, le tristement célèbre marquis Enguerrand de Morteterre, seigneur de Séverac, ponctuait ses paroles vindicatives en fouettant l'air de sa cravache en cuir andalou. Cet homme d'une cinquantaine d'années au regard d'aigle et au visage empourpré par la colère avait une stature impressionnante. Ses cheveux poivre et sel, qu'il n'attachait jamais, lui tombaient en cascade sur les épaules. Son justaucorps noir brocardé de fils d'argent, mettait en valeur son buste puissant et ses larges épaules. Ses hautes bottes de cuir portées à l'ancienne mode des mousquetaires et la superbe tolédane fixée à sa ceinture lui donnaient un air résolument martial.

EXTRAIT

Près de l'âtre de la grande cheminée seigneuriale au manteau de pierre finement ciselé et noircie par les feux des hivers passés, deux énormes molosses aux poils sombres somnolaient les yeux mi-clos. Cette grande pièce caractéristique des demeures médiévales n'était faiblement éclairée que par d'étroites fenêtres aux vitres de vieux verre jauni par le temps. D'épais tapis et peaux de bêtes recouvraient le sol de dalles froides. Les murs de pierres sombres accueillaient des trophées de chasse, des armes anciennes mais aussi deux splendides tapisseries italiennes, qui comme le plafond de chêne peint de motifs héraldiques, apportaient un peu de couleur à l'austère habitat.

Une araignée aux pattes longues et effilées trônait au centre de la toile. Totalement immobile, le minuscule prédateur semblait être indifférent à la détresse du papillon qui cherchant à fuir le piège gluant où il était venu s'empêtrer. Luttant pour sa survie, l'insecte s'agitait frénétiquement dans une débauche de soubressauts inutiles.

– Je t'avais prévenu mon fils ! lança le père, le regard noir et sévère. Je t'avais prévenu et demandé de te tenir éloigné de ce fat vicomte enrubanné et maniéré.

Fouettant violement le dossier d'un large fauteuil avec sa cravache, l'impressionnant marquis fit sursauter les chiens assoupis sur le tapi, avant de poursuivre sa diatribe.

– Ce poudré prétentieux n'avait aucune chance contre toi. Mordieu mon fils ! Ne pouvais-tu pas te contenter de le blesser seulement ?

Lentement l'araignée se déplaça en direction de l'insecte qui maintenant ne se débattait presque plus que par petits à-coups sporadiques. Puis, d'une accélération vertigineuse, l'implacable prédatrice se précipita sur sa proie, l'agrippa et après lui avoir planté ses crochets venimeux dans le corps, commença à lui tisser un fin linceul de soie.

Le macabre spectacle s'achevant enfin, Noris s'en détourna pour faire enfin face à son père, affrontant impassible le terrible regard du puissant seigneur, totalement indifférent à la peur qu'il aurait dû lui inspirer.

– Pourquoi l'as-tu occis ? hurla le Marquis, le visage toujours empourpré de fureur.

EXTRAIT

– Il était gentilhomme et connaissait les règles non ? répondit calmement Noris.

Puis se dirigeant vers une petite table aux motifs de marqueterie sur laquelle reposait un livre, il demanda comme absent :

– N'auriez-vous point agit de la sorte en pareille circonstance père ? Vous détestiez cet homme tout autant que moi, et ne cessiez de critiquer à la moindre occasion ses grands airs de courtisant ainsi que ses perruques et ses rubans ridicules.

En cherchant un siège des yeux, Noris ajouta :

– Tous sont témoins. Je ne l'ai point forcé à croiser le fer avec moi. Je n'ai fait que ramasser le gant que ce cuistre, dans son infinie crânerie, m'avait stupidement jeté au visage. Le reste n'est qu'affaire d'honneur. Quand on se targue, comme il le faisait que trop souvent, d'être issu de noblesse d'épée, il faut au moins s'assurer de savoir se servir d'une telle arme, au risque de mourir prématurément ou pire, ajouta-t-il en accrochant le regard de son père. … d'être ridicule.

Réfrénant sa colère, le vieux marquis fixait son fils d'un regard glacial, où se mêlaient exaspération et compréhension, alors que le jeune homme, visiblement indifférent, s'asseyait sur un vieux fauteuil en bois et cuir usé, pour consulter l'ouvrage aux pages jaunies qu'il tenait en main.

Visiblement exaspéré par l'attitude de son fils, le vieux marquis quitta la pièce. À peine en avait-il franchi le seuil, que les deux molosses se levèrent soudain, s'étirèrent minutieusement, puis emboîtèrent le pas à leur maître en trottinant.

Devenu étrangement silencieux, Enguerrand de Morteterre repensait aux évènements qui avaient mené à une telle situation. Le son de ses pas résonnait dans le long couloir menant à la salle d'armes du château. Comme à son habitude, il allait s'enfermer dans cette immense pièce, parée des plus belles reliques familiales et de nombreux trophées pour y méditer et réfléchir afin de trouver une issue à la situation délicate dans laquelle le caractère emporté se son fils l'avait mené.

Entre ces hauts murs, tout Morteterre se devait d'avoir sué sang et eau afin d'acquérir l'éducation guerrière indispensable pour honorer son rang et imposer sa force à ses semblables. Depuis des siècles

EXTRAIT

cette salle résonnant du fracas des armes avait été le cœur même du château où chaque seigneur y avait laissé une partie de lui même.

Loin des lumières de la cour, il avait toujours été un seigneur féodal brutal et sans concession, comme le furent tous ses ancêtres avant lui. Conscient de son rang au sein de l'aristocratie guerrière, il n'avait jamais éprouvé qu'un profond mépris pour le bas peuple et avait toujours nourri un dégoût prononcé pour la noblesse de cour, n'hésitant pas à provoquer et occire en duel tous les gentilshommes maniérés et apprêtés qui osaient relever les propos méprisants dont il usait régulièrement à leur encontre. Expert incontesté en escrime, il demeurait malgré les années, une des plus redoutables lames du royaume. Inspirer la crainte pour mieux dominer ses contemporains avait toujours été la règle chez les de Morteterre qui étaient prêt à tout pour préserver leur indépendance.

Le pouvoir royal rendant impossible les guerres entre seigneurs, les querelles ne pouvaient plus que se régler d'homme à homme, épée en main. Le temps de la féodalité était révolu, et le cardinal Mazarin, comme son prédécesseur Richelieu, y veillait. Son père, feu Adémar de Morteterre, le grand-père de Noris, avait avant lui, de par sa férocité et son habileté à l'escrime, mis au pas tous les seigneurs du Gévaudan. Extrêmement belliqueux, redouté de tous, il avait su avec une violence et une cruauté inimaginables, imposer la crainte et le respect du nom des Morteterre.

Cette très ancienne famille possédait une des premières seigneuries de la région. Sa prestigieuse filiation comprenait de redoutables seigneurs, et remontait à plus de mille ans. L'antique demeure familiale, un sombre édifice dont les origines celtes étaient gravées dans les pierres de ses fondations, était juchée au sommet d'un éperon de roche à l'aspect sinistre qui servit à son édification. Ce nid d'aigle, lugubre forteresse médiévale aux remparts noircis par les siècles, était couronné par sept hautes tours, dont la plus grande et la plus ancienne, tenait lieu de donjon. Le sombre et sinistre château cachait des souterrains qui, selon la légende, avaient été creusés par des démons et s'enfonçaient jusqu'aux Enfers. Le domaine de la seigneurie de Séverac dont faisaient partie les villages de *Champerboux, Sauveterre*, *Sainte-Enimie* et *La Périgouse* portait bien son nom, car morte, cette terre en avait effectivement l'apparence et la saveur. Peu propice à l'agriculture et à l'élevage, le

EXTRAIT

fief des Morteterre était situé au cœur d'un Gévaudan parsemé de forêts obscures et de landes inquiétantes. Durant des siècles, les maîtres de cette impitoyable seigneurie ont rançonné et pillé les domaines voisins sans jamais accepter de rendre de comptes à une quelconque autorité centrale.

Au fil du temps, les populations mêlant des évènements réels à des faits purement imaginaires, tissèrent d'inquiétantes légendes autour de la puissante famille. Certains religieux des Abbayes et proches couvents de la région qui jalousaient la puissance et la richesse des Morteterre, leur prêtèrent des connivences avec d'antiques divinités païennes voire, avec le Diable lui-même.

Le choix d'Adémar, le père de l'actuel marquis, de vivre en seigneur féodal sur ses terres, sans ce soucier de ce qui pouvait bien se passer hors du Gévaudan, avait fait de lui un personnage qualifié de marginal par la noblesse de la contré. Sa promptitude à chercher querelle aux plus fines lames qui traversaient le pays contribua à lui forger une très mauvaise réputation parmi les plus importantes familles de la région. Les puissants seigneurs de Morteterre ayant de tout temps affiché une certaine aisance financière, malgré la pauvreté d'un domaine composé avant tout de landes et de forets, attisa la suspicion sur l'origine de leur fortune. Cette méfiance de l'aristocratie et la peur qu'ils inspiraient au peuple formèrent autour de cet antique fief une aura de soufre et de sombres mystères.

Guerrier accompli, le vaillant Adémar fut aux côtés des troupes royales durant plusieurs campagnes de la Guerre de Trente Ans. En été 1636, à la tête d'une compagnie d'arquebusiers à cheval il participa à la prise de *La Capelle* et fit efficacement la chasse aux détachements de cavalerie impériale qui sévissaient en Picardie où il fut très gravement blessé. Après un an de convalescence, puis quatre ans de mise en disponibilité suite à un duel au cours duquel, il tua un maréchal de camps qui avait injustement tenté de lui faire porter la responsabilité d'un assaut infructueux, l'infatigable bretteur avait assisté à la prise d'Arras en 1640, à celle de Lens en septembre 1641 puis la même année, à la libération de l'Artois.

En juillet 1647, Enguerrand ne voulant plus être tenu éloigné de son père, il rejoignit sa compagnie avec le rang d'aide de camps. Marchant dans les pas du belliqueux Marquis, il fit comme lui, merveille l'épée en main.

EXTRAIT

Quand un boulet de canon emporta le vieux bretteur à la bataille de Lens le 19 août 1648, ce dernier rendit son âme à Dieu dans les bras de son fils. Enguerrand, tout aussi féroce et belliqueux succéda à son père, surpassant rapidement en habileté et en ardeur son implacable géniteur.

Fortement opposé à la montée de l'autorité royale et en réaction aux tentatives du cardinal Mazarin de réduire le pouvoir des seigneurs féodaux, Enguerrand bascula un instant dans la Fronde dès février 1650 et rejoignit le prince de Condé où il se fit vite remarquer. Quand ce dernier signa en novembre 1651 un accord avec les espagnols où il promit de livrer le port français de Bourg-Sur-Gironde au roi d'Espagne en échange de cinq cent mille écus pour lever des troupes, le marquis de Morteterre malgré son ressentiment envers le pouvoir royal et le cardinal, ne pu accepter une telle trahison envers le royaume de France. La majorité du jeune roi Louis XIV ayant été proclamée le 7 septembre précédent et le cardinal de Mazarin ayant de son côté été écarté du pouvoir puis envoyé en exil chez l'archevêque-électeur de Cologne à Brühl, Enguerrand ne voyait pas l'utilité de poursuivre un mouvement insurrectionnel contre le pouvoir central. Déçu par le prince, le marquis abandonna le parti de la rébellion pour retourner dans ses terres et ne se mêla plus du conflit, alors que les hostilités contre le Royaume d'Espagne continuaient malgré la signature le 24 octobre 1648 du traité de Westphalie qui avait mis fin à la terrible Guerre de Trente ans.

L'épouse d'Enguerrand de Morteterre, la très belle Elise de Brayac, était par la bonne société aristocratique considérée comme insensée, voir un peu folle. Certains audacieux ou inconscients, allaient jusqu'à la soupçonner de s'adonner à l'alchimie ou même à la sorcellerie. Son incroyable beauté et sa passion pour les sciences et les livres anciens n'étaient pas étrangers à cette réputation, qui lui valu de subir les ragots malveillants émanant de la plupart des bonnes familles du Gévaudan. Peu après son mariage, connaissant le tempérament et l'excellence martiale de son époux, ces mêmes familles furent, suite à certains propos inconvenants tenus en public, très rapidement endeuillées. En peu de temps, il n'exista plus de famille aristocratique dans la région qui n'ait vu un de ses membres succomber sous la lame implacable du redoutable Marquis Enguerrand de Morteterre.

EXTRAIT

Devant une telle hécatombe, le pouvoir royal ne pouvait que réagir. Enguerrand ayant tué ou estropié en duel quelques influents personnages, la cour finit par en être informée, et le belliqueux marquis eut à subir la colère du puissant cardinal Mazarin, avec pour conséquence, une convocation à Paris où il fut sommé de mettre un terme à cette sanglante vendetta, sous peine de se voir, par décret royal, retirer la jouissance de sa seigneurie et condamné à mort. Plusieurs années auparavant, le comte de Montmorency-Bouteville, âgé de vingt-huit ans et ayant vingt-deux duels à son actif, avait été décapité place Royale après avoir été plusieurs fois sommé de cesser de croiser le fer avec d'autres gentilshommes. Richelieu, le premier ministre de Louis XIII, avait voulu ainsi mettre un terme à l'hécatombe que provoquaient les duels chez les jeunes nobles, privant le royaume de ses meilleurs combattants. Le célèbre Malherbe dont le fils était lui-même duelliste, fut assassiné pour avoir empêché un duel.

Pour rentrer dans les grâces royales, et faire oublier sa brève participation à la fronde, le Marquis rejoignit en 1653 les rangs de l'armée du roi, et participa aux prises de Rethel et de Mouzon contre les troupes du roi d'Espagne. En 1654 il fit campagne en Italie sous les ordres du Marquis de Plessis-Bellière et participa avec bravoure à la bataille de Torre d'Anunziata. En 1655, toujours actif, il contribua aux prises des forteresses de Landrecies, de Condé-sur-l'Escaut et de Saint-Ghislain sous les ordres du Grand Turenne. Sa vaillance et son audace lui valurent une vilaine blessure à la jambe occasionnée par un tir d'arquebuse, blessure qui lui sera douloureuse jusqu'à la fin de ses jours.

Promis à un avancement rapide du fait de ses actions sur les champs de bataille, Enguerrand, de part son caractère difficile, s'évertua à ruiner toutes ses chances d'atteindre les hautes sphères du commandement par ses critiques acerbes et ses diatribes répétées envers ceux qui obtenaient leur poste ou leur grade par faveur et non du fait de leur valeur. Totalement asocial, et incapable de vivre parmi une aristocratie militaire qu'il jugeait décadente et inapte à le commander, l'irascible marquis finit par quitter définitivement l'armée en 1657. Prenant la décision de rester en son domaine, il ne se consacra qu'à la chasse et à l'étude des nombreux ouvrages anciens figurant dans sa bibliothèque. Cette occupation inattendue,

EXTRAIT

de la part d'un tel personnage, entrecoupée de chasses effrénées et sanglantes, renforça auprès du peuple, l'image inquiétante et mystérieuse que renvoyait la seigneurie aux habitants de la contrée. Voyant le Malin se cacher derrière chaque pierre du Gévaudan, certains exaltés en mal de sensationnel, ou poussés par des moines superstitieux, élucubrèrent les pires suppositions, ressortant peu à peu de l'oubli, de sinistres légendes où se mêlaient évènements réels et fables populaires.

Avec une telle filiation, Noris qui vint au monde par une effroyable nuit d'orage le 15 Août 1640, ne pouvait pas espérer le destin d'un gentilhomme comme les autres. Enfant totalement insupportable, l'héritier d'Enguerrand terrorisait les serviteurs du château par une attitude vindicative à l'excès et des colères épouvantables. Il fallait se rendre à l'évidence le sang bouillonnant de feu Adémar coulait dans ses veines, l'adolescence arrivant, le pire restait à venir.

Alors qu'il n'avait que douze ans, dans un accès de rage, il précipita un laquais du haut des remparts. Le malheureux survécu par miracle à la terrible chute, mais en garda d'affreuses séquelles. Grâce aux leçons de son terrible père, le jeune héritier était déjà un escrimeur aguerri avant d'avoir atteint l'âge de quinze ans. Enguerrand avait, en canalisant son incroyable bellicisme, transformé l'enfant terrible en un redoutable bretteur.

Noris restait toutefois très proche de sa mère. Cette dernière, usant d'une patience d'ange, lui transmit sa passion pour les sciences et la lecture. Le jeune homme vouait à la douce érudite un culte passionnel. L'adolescent lui témoignait régulièrement son affection par des gestes tendres et affectueux, ce qui contrastait singulièrement avec son attitude envers le reste du genre humain. Au contact de sa mère, Noris sentait germer en lui le désir de découvrir le monde et les énergies qui dominent l'univers. Tel un puits sans fond ne demandant qu'à être comblé de connaissances, l'adolescent frondeur, perpétuellement irascible et tyrannique, devenait étrangement calme et attentif en présence de sa mère. La marquise fit venir à grands frais au château des précepteurs qui enseignèrent à son fils le latin, l'anglais et l'espagnol ainsi que les sciences et les mathématiques. Noris passait des heures dans la bibliothèque, plongé dans la lecture

EXTRAIT

de philosophes antiques mais aussi d'ouvrages de Rabelais, Descartes et Pascal. En mûrissant, le jeune homme apprit peu à peu à dominer et à maîtriser sa colère, développant une incroyable impassibilité mais aussi un cynisme effrayant.

Victime d'une terrible maladie la malheureuse marquise sombra peu à peu dans la folie, puis finit par s'éteindre, recluse dans une aile du château, n'acceptant que de rares visites de son fils et de son époux. La déchéance physique et mentale, puis la mort de sa mère alors qu'il entrait à peine dans l'âge adulte, plongèrent Noris dans une sombre mélancolie. Le phare de ses nuits studieuses s'était éteint à jamais. Si Dieu lui-même avait eu l'extrême cruauté de retirer la vie à l'être aussi bienveillant et doux qu'était sa mère, comment lui, pouvait-il espérer conserver une once de compassion envers ses semblables ? Ne pouvant espérer aucun réconfort auprès de son guerrier de père, il endurcit son cœur et trempa son âme pour devenir un être implacable dénué de sentiment et d'humanité.

S'entraînant et chassant sans cesse, Noris était devenu un homme robuste, à la musculature puissante et aux reflexes de fauve. Élevé dans une pure tradition *belatore*, que d'aucuns associaient à la noblesse d'épée, Noris parfait exemple de la fraction supérieure de cette société aristocratique qui se distinguait de la roture par l'honneur et la vertu était de la race des seigneurs. Il se savait né pour dominer les hommes de rien qu'étaient les roturiers, comme l'avaient fait ses aïeux avant lui durant des siècles. Le jeune héritier n'avait que mépris pour la bourgeoisie qui espérait obtenir par la richesse, ce que le sang lui refusait. Attaché aux valeurs féodales, Noris abhorrait les nobles de cour, qui selon lui, tels des chiens, quémandaient au roi ce qu'ils auraient dû obtenir par leur valeur, ridicules pantins de chiffons, parés comme pucelles allant au bal.

Poussé par un irrésistible besoin de s'éloigner de la triste et lugubre demeure familiale, trop imprégnée des souvenirs d'une enfance révolue, le jeune Noris se mit à voyager, cherchant sa voie, ou tout simplement à donner un sens à sa vie.

Âme noire errante, prodigue de ses écus, il fréquenta des lieux de jeux et de débauches, fleuretant souvent avec l'illégalité au sein des milieux les moins recommandables où il fréquenta les pires scélérats du royaume. Passant de tripots en salons et vice-versa, Noris côtoya

EXTRAIT

ce que ce siècle pouvait produire de plus dangereux et de plus méprisable. Incapable de rester longtemps en un même lieu, il sillonnait sans but précis, les routes et chemins du royaume. Compagnon de voyage au mieux déplaisant, le plus souvent détestable, les rencontres qu'il faisait au gré de ses étapes tournaient vite à l'avanie puis à l'affrontement. Cynique et sinistre, trop vite son parcourt fut jalonné de duels sanglants qui lui apportèrent une sombre réputation.

Malheureusement pour les hommes prompts à croiser le fer, les temps avaient changé. Les édits royaux interdisant les duels qui avaient par le passé, eu tant de mal à être appliqué loin de la capitale, exposaient maintenant dans toutes les provinces, même les plus reculées, les amateurs du genre à de graves sanctions. Du fait de la mort récente dans une ruelle à proximité de l'église Saint Paul à Paris, du fils cadet du Comte de Saint-Amand, homme en vue à la cour, la réputation du jeune marquis grandit, et des critiques de plus en plus nombreuses furent prononcées à l'encontre de ce belliqueux personnage. Malgré sa jeunesse, son épée creusait dans les rangs de l'aristocratie un sillage sanglant qui devenait de plus en plus insupportables aux yeux de l'autorité royale. Certains des morts étant issus de familles très prestigieuses ou très influentes, les pressions exercées sur le pouvoir pour que cesse l'hécatombe furent de plus en plus nombreuses. Enguerrand, sur les conseils de vieux amis au fait des risques encourus par l'héritier des Morteterre, voulu mettre un terme à l'errance de son fils en le rappelant auprès de lui.

Dans un premier temps, sourd aux appels de son géniteur, Noris poursuivit quelques mois encore son périple, mais bientôt à court d'argent, il dû se résigner à regagner le château et le fief familial pour affronter le courroux du marquis, son père. L'insatiable bretteur cloîtré, le sang cessa rapidement de couler, et aidés par de généreuses indemnités pécuniaires les esprits peu à peu s'apaisèrent.

Cela faisait presque un an qu'Enguerrand de Morteterre avait fait revenir son fils au château. Privant son héritier d'un maximum de liberté, pendant plus de six mois, il ne l'autorisa plus à se mêler à l'aristocratie locale afin d'éviter tout risque d'antagonisme. La lecture d'ouvrages anciens, dont regorgeait l'immense bibliothèque familiale et la chasse, où il excellait, étaient ses seules activités si on

EXTRAIT